LA VILLE DES OMBRES

SCÈNE 1 — La Clarté

Envoyé en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir…

…une ville des Ombres, où les ombres ne se posaient plus au sol.

Je m'arrête au seuil, dossier serré contre la poitrine : formulaires, références, la phrase officielle — retrouver un colis disparu. Et, derrière, la consigne basse : vérifier l'anomalie. Ici, disent les rapports, les ombres ne se projettent plus. Elles ne suivent plus les corps.

Je lève les yeux.

Au-dessus des toits flotte un soleil noir, rond et parfait. Il éclaire sans briller, avec une lumière plate qui ne laisse aucune cachette.

Très haut, glissent des ombres flottantes, comme des poissons d'encre dans une mer transparente. Elles passent lentement. Parfois elles s'arrêtent, comme si elles cherchaient leur corps, comme si elles attendaient le bon moment pour redescendre.

Je baisse les yeux.

Sur les pavés, des empreintes : une main, un genou, une épaule. Des places sans corps, rangées en plein jour. Je fais un pas : le sol refuse ma forme. Il ne garde rien de moi.

Je passe la main sous un banc, paume en l'air, comme un enfant qui veut attraper son ombre. Rien.

Un fantôme blanc glisse entre deux portes : un drap debout. Il ne grogne pas. Il « range ». Là où il passe, l'air devient plus lisse, plus silencieux, comme si même la poussière avait peur.

Et au loin : *clac*. Un tiroir qu'on ouvre trop vite.

Au bout de la rue : DÉPÔT DES TROUVÉS-PERDUS. La porte s'entrouvre.

J'entre.
Et j'ai la certitude que la lumière vient de fermer la sortie derrière moi.

SCÈNE 2 — Le Dentier

Tout est rangé comme si le désordre était un crime. Des étiquettes partout. Sur les rayons :

VOIX, SILENCE, SEUIL, RESTE. Ici, on ne garde pas seulement des choses. On garde des morceaux de vie : des bouts de mots, des bouts de courage, des bouts de souvenirs.

Derrière le comptoir, la Préposée se lève. Regard neutre. Pas méchant. Juste précis.

— Bonjour. La mission ?
— Un colis disparu.

Elle fait glisser une feuille blanche. Pas de stylo.

— Référence. Date. Description.

Je réponds… puis je polis mes mots sans m'en rendre compte, comme si je voulais les rendre propres avant qu'on les entende.

— Probablement un retard. Une erreur de tri.

La feuille écrit toute seule. Et je comprends la règle : elle écrit ce que je dis et ce que je cache derrière. Même si je souris. Même si je parle doucement.

Un tiroir vibre.

La Préposée le tire à moitié.

Dedans, il y a un petit bain de porcelaine en forme de dentier : un dentier-baignoire. Et dans ce dentier… un dentier.

Il barbote. Il fait des petites vagues, comme un canard maladroit. C'est mignon une seconde. Puis c'est effrayant, parce qu'un dentier n'est pas censé vivre.

Il remonte d'un coup, bondit hors du bain :
Clac ! Clac-clac !

Il claque vite, comme un petit animal qui grelotte. Et entre deux claquements, on entend un trou : un bout de prénom qui n'arrive pas à sortir.

La Préposée referme doucement.

— Ce n'est pas pour vous.

Mais le tiroir tremble encore : *clac*.

— Pourquoi ce colis compte ?

Je réponds comme il faut :

— Procédure. Dossier. Conséquences.

La Préposée parle comme dans un conte, avec une règle simple :

— Ici, quand on veut être trop correct, la ville prend quelque chose.
— Qu'est-ce qu'elle prend ?
— Votre marge.

Je fronce les sourcils.
— Ma marge ?

Elle explique simplement, comme à un enfant :

— La marge, c'est le petit bout de « vrai » qui dépasse. Le petit bout de travers qui respire. La phrase pas parfaite, mais honnête.

Elle lève un doigt vers le plafond, puis vers ma gorge, comme si tout était lié.

— C'est pour ça qu'on l'appelle la Ville des Ombres : les ombres sont montées au ciel. Elles flottent. Elles cherchent leur corps.
— Et quand quelqu'un lisse tout, dit-elle, la ville garde son ombre là-haut. Comme une dette.

Elle baisse la voix :

— Et les dettes… réclament.

Mon ventre se serre.

— Où je commence ?
— Rue des Vitrines Vides. Et… ne cherchez pas à être parfait.

Derrière moi, le tiroir répond : *clac*.

SCÈNE 3 — L'Œil

La Rue des Vitrines Vides est trop impeccable. Les vitrines ne renvoient aucun reflet. Elles montrent un « envers » froid, une pièce vide qui surveille.

Au-dessus, le soleil noir ne bouge pas. Une ombre flottante ralentit, très haut, juste au-dessus de moi.

Sur un socle blanc : un œil de verre irisé. Il a un petit éclat bleu, comme une larme figée. Il est mignon… et glacé.

Je le prends.

Aussitôt, une pression se pose derrière ma nuque : on me regarde. Pas pour me frapper. Pour m'empêcher de mentir, même dans ma tête.

Je tente : Je n'ai pas peur. Je suis en mission.
La pression augmente, mes yeux piquent.

Alors je dis la chose simple :

— J'ai peur de rentrer avec les mains vides.

La pression baisse un peu. Comme si l'œil disait : « Ça, au moins, c'est vrai. »

Je comprends sa règle : cet œil ne donne pas une preuve. Il teste la vérité. Quand je mens, ça serre. Quand je dis vrai, ça laisse respirer.

Dans la vitre, l'air juste derrière moi se contracte. Une petite fraîcheur sombre passe, tout près. Comme si mon ombre, là-haut, venait d'entendre son nom.

SCÈNE 4 — La Boîte

La chambre est trop propre. Même mon souffle me semble de trop.

Sur la table : une boîte à musique sans manivelle. Petite, avec des coins ronds. On dirait une bête timide.

Je la fixe : silence.
Je détourne les yeux : la mélodie commence.

Trois notes parfaites. Puis une note « fausse » insiste. La boîte est mignonne parce qu'elle joue en cachette. Effrayante parce que la note fausse ne lâche pas.

Avec cette note, une image vient : un bureau blanc, une tasse encore tiède, et ma phrase « qui arrange », dite avec le ton qui rassure. En face, quelqu'un se retire parce que j'ai été impeccable. Parce que j'ai rendu l'injustice facile à avaler.

Je veux me défendre. Dire : « Ce n'est pas ma faute. »
La note fausse durcit, comme un doigt qui appuie.

Alors je fais autre chose : je respire. Je ne corrige pas. Je dis dans ma tête : "Oui. J'ai fait ça."

La musique ne devient pas plus jolie. Elle devient plus vraie. Et quand c'est vrai, ça fait moins mal.

Dans ma poche, une clef apparaît, chaude et lourde, sans serrure. Elle pulse contre ma peau : *viens*.

SCÈNE 5 — La Passerelle

La clef me mène sous terre. L'escalier est trop propre, frotté comme si on avait voulu effacer les pas.

En bas, une passerelle au-dessus d'un vide clair. Au milieu, une dalle sans joint : un secret rangé.

La clef brûle.

Je dis comme il faut :
— Je suis venu régler ça.
La brûlure répond : non.

Je ferme les yeux. Je cherche l'endroit où ma langue refuse, l'endroit qui n'est pas joli.

— J'ai effacé quelqu'un.

La chaleur baisse.

Mais la clef insiste : pas d'explications, juste la suite.

— J'ai préféré la phrase correcte… et j'ai laissé l'autre porter le silence.

Sous la dalle : *toc*. Comme un « oui » très court.
Oui. Restitution.

Et dans ma gorge, une syllabe coincée se réveille. Un bout de prénom. Je sens qu'il n'est pas à moi : je l'ai gardé à la place de quelqu'un.

SCÈNE 6 — L'Ours

Je remonte. Au pied d'un lit : un ours en peluche, usé à une oreille. Sa couture au ventre ressemble à un petit sourire fatigué.

Il est mignon. Tellement mignon que ça fait peur.

Je le prends : il pèse trop lourd, comme s'il gardait une minute d'enfance serrée trop fort.

Aussitôt, une douceur parfaite arrive… et une consigne muette se pose dans ma bouche : Chut.

Je veux dire une phrase vraie. Ma langue bute.

Je pose l'ours sur une chaise. Je détourne les yeux.
Quand je regarde : la chaise est vide.
Au pied du lit : l'ours.

Je comprends sa règle : l'ours ne mord pas. Il endort. Il veut que je me sente « bien » pour que je me taise.

Alors je le prends par le côté, sans l'étreindre. Comme on porte quelque chose qu'on aime… mais qu'on ne laisse pas commander.

SCÈNE 7 — L'Empreinte

La Place des Empreintes est un jardin de silhouettes sans matière.

Dans une empreinte, la lumière devient moins dure. On respire mieux. C'est ça, la marge : une petite place où la ville ne corrige pas tout.

Je pose l'ours au centre d'une forme assise.

La lourdeur s’échappe. L’ours redevient un simple objet.

Et je sens les larmes monter, parce que c’est simple : je viens de me rendre le droit de parler, même un peu.

Au bord de la place, une ombre fine, de la taille d’un petit animal, trottine à côté. Effrayante parce qu’elle n’a pas de corps. Mignonne parce qu’elle hésite comme un chat perdu.

Elle se tourne vers le Dépôt.
Comme si elle disait : Ouvre. Pas : Prends.

SCÈNE 8 — La Restitution

Au Dépôt, la feuille blanche m’attend déjà. L’écriture apparaît :
PROCÉDURE : RÉCUPÉRATION
INTENTION : CONTRÔLE
DÉFAUT : PROPRETÉ

— Une phrase, dit la Préposée. La plus simple.

Je chasse les phrases “comme il faut”. Et je dis :

— J’ai préféré être correct… plutôt que juste.

Le tiroir s’ouvre un peu. On entend l’eau. Le dentier barbote dans son dentier-baignoire, impatient.

La syllabe dans ma gorge remonte. Je ferme les yeux une seconde. Pas un mot. Le début d’un prénom.

— Na…

Le dentier bondit hors du bain : *clac*… puis, silence. Comme s’il disait : « J’ai entendu. Je peux me taire. »

— L’œil, dit la Préposée. Fermez les yeux.

Je ferme.

— J’ai voulu qu’on me trouve irréprochable, même si ça coûtait quelqu’un d’autre.

La pression se retire.

La boîte à musique joue. Je ne corrige pas la note fausse. Je la laisse vivre.

— Et l'enfance ? demande la Préposée.

Je regarde l'ours, puis je dis :

— J'ai appris à me taire pour qu'on m'aime. Et j'ai pris ça pour une preuve.

La Préposée hoche la tête.

— Bien. Il reste le geste.

Je comprends : pas « réussir ». Pas « gagner ». Juste rendre une place, à la bonne personne.

SCÈNE 9 — La Réunion

Je pose l'ours sur le comptoir.

Tout est réuni, comme des trésors étranges :
l'œil qui regarde (et qui laisse respirer), la clef qui guide (et qui ne brûle plus), la boîte qui joue (avec sa note vraie), le tiroir entrouvert où le dentier barbote dans son dentier-baignoire, et l'ours au sourire fatigué.

— Maintenant, dit la Préposée, c'est la vraie restitution.
— C'est quoi, la différence ?
— Récupérer, c'est prendre. Restituer, c'est rendre sa place.

Alors la pièce change, tout doucement.

Un souffle traverse les étagères. Les fantômes blancs passent derrière les rayons. Cette fois, ils ne lissent pas. Ils regardent, sans effacer. Comme s'ils apprenaient eux aussi à laisser une marge.

Le dentier cesse de barboter. Il bondit et claque une seule fois — mais cette fois, c'est une syllabe entière, petite et claire, comme un prénom enfin possible.

L'œil pèse moins. Il ne surveille plus. Il veille.

La boîte à musique joue trois notes, puis la note fausse… et la fausseté ne fait plus mal. Elle sonne comme une vérité qu'on peut porter.

La clef refroidit. Elle n'a plus besoin de brûler pour pousser à parler.

La Préposée me tend la feuille, enfin :
« Ce qui te manque n'est pas une ombre. C'est une place. »

Je la retourne. Toujours rien au dos.

Et je comprends, simplement : il n'y a pas d'explication cachée qui rend tout propre. Dans la Ville des Ombres, on ne « gagne » pas. On rend. On recommence. On garde une marge.

Je sors.

Au bord de mon pied, mon ombre revient. Pas collée. Pas prisonnière. Légèrement à côté, comme un petit animal fidèle qui ne veut pas m'étouffer.

Dans le ciel, une ombre flottante descend un peu, comme si elle reconnaissait enfin son chemin.

Le soleil noir reste noir, mais l'air est moins dur.

Et au coin d'une rue, un fantôme blanc passe… et, au lieu de tout lisser, il laisse traîner un petit pli dans sa traînée, comme un défaut volontaire.

Derrière moi, au Dépôt, un tiroir remue déjà — très doucement.
Clac.
Comme si un autre objet commençait, lui aussi, à réclamer sa part de vrai.